

margelles

numéro quinze

automne 2023

Federico García Lorca
Luc Marsal
Léonore Boulanger
Laurent Billia
Gilles Bertin Montcharmont
Louis Germain
Isabelle Garnier Lurachi
Roland Chopard
Lénaïg Cariou
Stéphane Cortez
Holger Brülls
Anne de Fouquet
Pascal Nordmann
Alexandre Poncin
Jean-Jacques Palaszewski



Éditorial

*Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits – la ville n'est pas loin –
A des parfums de vigne et des parfums de bière...*

Arthur Rimbaud, *On est pas sérieux quand on a dix-sept ans*

Commencée en décembre dernier et finie en août de cette année, cette nouvelle livraison de *margelles* a connu les frimas, le redoux, le regain et la chaleur accablante. En somme c'est une traversée des saisons, voire une traversée tout court, comme un appareillage : "à chaque marée, un groupe nouveau prenait le large" écrivait Pierre Loti ; une traversée faite d'escales, d'embarquements successifs de passagers variés apportant chacun leur part d'inconnu, j'allais dire : leur pierre à l'édifice. Car appareiller c'est aussi cela, c'est préparer, tailler et assembler les pierres pour construire un mur.

Pour ma part les murs en pierres sèches m'ont toujours évoqué le principe de l'écriture : un mot posé à côté d'un autre qui trouve ou non sa place dans une phrase, un vers, comme les moellons dans les lits, mot (ou pierre) qu'il faut parfois tourner en tous sens, si ce n'est le remplacer par un autre, pour s'approcher au plus près de l'équilibre de l'ensemble, tout en acceptant – dans le cas précis du mur de pierre sèche – la possibilité d'impureté qui lui donne son allure ("Et pour cela préfère l'Impair / Plus vague et plus soluble dans l'air, / Sans rien en lui qui pèse ou qui pose." écrivait Paul Verlaine. C'est cette légèreté (apparente), quoique grave parfois – ou ces formes d'évidence graphiques et littéraires – qui pour nous font l'intérêt de cette traversée.

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans, mais on ne l'est peut-être pas davantage plus âgé, pour peu que l'air fraîchisse sous le tilleul.

P.A.

Sommaire

Léonore Boulanger / <i>L'objet des premières lignes</i> [extraits]	p. 6 - 13
Pascal Nordmann / <i>Fil info</i>	p. 14 - 21
Louis Germain / <i>Routes et crépuscules tardifs</i> [fragments]	p. 22 - 29
Federico García Lorca / <i>Trois Solitudes</i> (traduction de Fabrice Farre)	p. 30 - 37
Lénaïg Cariou / <i>les dire</i> s [extraits]	p. 38 - 43
Stéphane Cortez / <i>Les passant.e.s</i>	p. 44 - 61
Roland Chopard / <i>Le silence et le geste ou la valse à l'envers</i>	p. 62 - 69
Alexandre Poncin / <i>Trajet de la flèche</i> [extraits]	p. 70 - 77
Anne de Fouquet / <i>De sable et de sel</i>	p. 78 - 87
Isabelle Garnier Lurachi / <i>Herbarium</i>	p. 88 - 101
Luc Marsal / <i>Les herbes nouvelles</i> [extraits]	p. 102 - 109
Gilles Bertin Montcharmont / <i>Dix mille francs</i>	p. 110 - 115
Holger Brülls / <i>ich gehe - je vais</i> (traduction Alain Rivière)	p. 116 - 121
Jean-Jacques Palaszewski / <i>Le Fleuve Blanc</i>	p. 122 - 127
Laurent Billia / <i>Vers la nouvelle embouchure</i>	p. 128 - 135
<i>La poésie est là aussi</i>	p. 136 - 137
<i>Les auteurs</i>	p. 138 - 140
<i>Commandes et Abonnements</i>	p. 142 - 143

Crédits Photographiques

Isabelle Sancy : p. 14-15
Stéphane Cortez : p. 44-61
P.A. : 1ère et 4ème de couverture, p. 3, 4-5, 21, 22-23, 28, 31-32, 36, 38-39, 70-71, 78-79, 102-103, 110-111, 114, 116-117, 128-129, 136-137, 138-141, 142
Isabelle Garnier Lurachi : p. 88-101
Léonore Boulanger : p. 6-7
Adèle Nègre : p. 122-123, 136-137
Anna Agostini : p. 12

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr

A black and white photograph of a rocky coastline. The foreground is dominated by dark, wet rocks and seaweed, with shallow pools of water reflecting the sky. The middle ground shows a wide expanse of the ocean meeting a distant, hazy city skyline. The sky is overcast and grey. The text 'Léonore Boulanger / L'objet des premières lignes [extraits]' is overlaid in white on the right side of the image.

Léonore Boulanger / *L'objet des premières lignes* [extraits]

C'est le printemps
La neige sent le savon

Supposons prendre plaisir et un chapeau et un choc
C'est une bonne occasion de faire un entre-deux
De ce qu'un oiseau regarde en silence

De la fleur à la fleur
C'est écrit dans les ronces
La liberté est belle de tous côtés

Le sourcil est si loin de l'œil
Les pierres sont si belles
Qui peut encore rentrer au pays ?

C'est le printemps
La neige sent le savon

Une ombre portée sur un mur c'est un feuillage ou
Le sang qui s'alourdit derrière les yeux
Quand l'œil va tourner le sang aussi
Et le blanc fait une petite écume qu'on lisse avec la langue

Froid comme la terre
Chaud comme la terre
Bue à grands traits

Dilapidée lapidée perdue
Comme objet s'est perdu
L'objet des premières lignes

Comme argent vif argent pauvre
On oubliera ce qu'était l'argent

Le miroir s'arrange pour n'être pas de l'eau
Le mirage en rêve simplement

Dans un désert on ne donne que les premières lignes

.

À cet instant le vent
Qui bat la fenêtre
Est entièrement
Le souvenir du vent

Le ciel en pile de vagues creuses
Te donne de placer la rivière en bas du lit
De trouver ta solution pour le dessin
Le vent emporte le vent qui se souvient

Des Nues Des Nuées De
Prophètes Profiteroles
Le vent fait claquer les paperolles
Et la fenêtre se revient

.

Passeur de moutarde
Le ciel comme le sourcil

À fleur d'eau de récifs

Le ciel bombe
Indécis

Plein de cils
Et d'oiseaux
Qui ne manquent jamais l'aube

•

Bord de la mer au bord de la mer
Tranquille *umore* théâtre de guerre
Tout le monde et personne

Noire de pêche championne en repentir
La vague complète les lignes de crête
Le terrain ondule comme une crêpe

Au bord de la mer salée bords de la mer nacrée
Tu vois jusqu'au phare
Beauté offerte Goels
Gratte-ciel des petites îles

Sur ses flancs
Grand ouvert
Appareillé
À la mer
L'œil frise

•

Roulé comme la fenêtre
Sans châssis
Le ciel est enroulé
Dans la lunette
Comme le fusil
Le ciel est chrome
Et bien huilé à sa burette
Comme le sourcil
Au ciel d'icônes

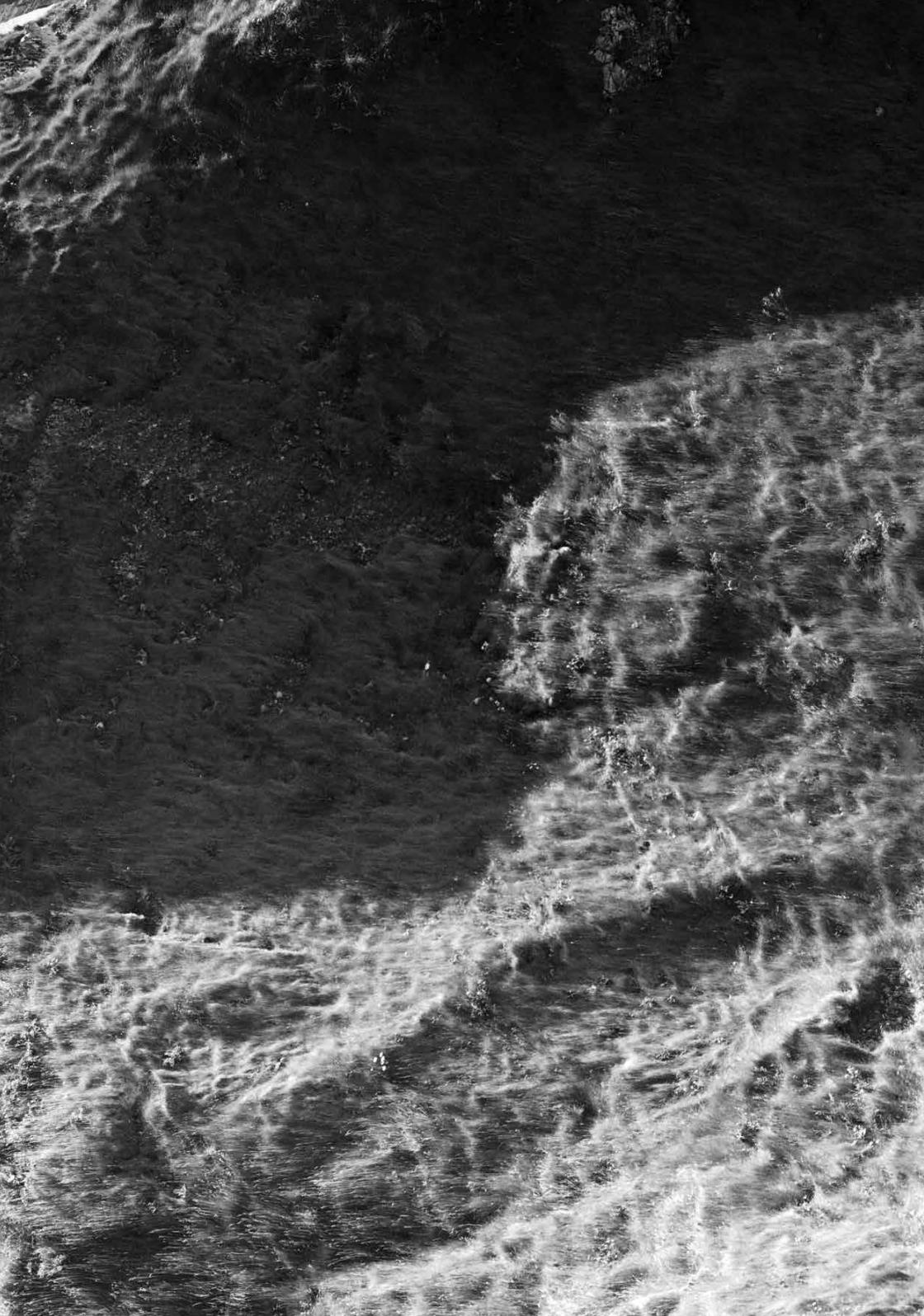
Il est exquis ruban cadavre grand comme une machine à souder
Que tous nous veuille --- Et la rencontre fortuite
D'une amulette pour en découdre

Roulé comme la fenêtre lustré comme le sourcil
Le ciel est enroulé dans la lunette comme le fusil
Et bien huilé à sa burette
Le ciel est chrome

Ce bleu soudain
Se fait avoir
Autant qu'il en fait
Bleu Buvard
Le temps qu'il expose

Le ciel est charrette tant qu'il y a d'indécis
Déroulée la fenêtre
Déluré le sourcil

•



Tout ce monde sur le monde !
Le monde est sur le la
Le monde est sous le monde
À l'estomac

Sur la lumière en creux
La vaisselle emportée
Dans les mâchoires du monde

Fleur nouée Fleur de nave
Fleur ourlée Fleur suave
Petit oiseau du feu

Le cœur trombe
Le monde est au parfum
L'oreille s'est sauvée
À la marée câlin

Avec l'œuf rouge du serpent
Et l'aimant de la lune
Nos voix soudain se rallument
Dans un ciel de traîne ou
Dans un sous-marin

Saoules comme le monde

.



Pascal Nordmann / *Fil info*

Nous mettons du sens là où il n'y en a aucun

Hong-Kong. Un homme frappe sur un clou en pleine rue. Cela fait maintenant dix ans que cet homme frappe. Dix ans après, il frappe encore. Dix ans plus tard, il frappe toujours. On enquête. On découvre qu'il vient de Pékin. La Municipalité siège. On délibère. Que faire de l'homme de Pékin ? On décide de le mettre sous cloche, avec son marteau. Il sera protégé de la pluie et l'attrait touristique de la ville en sera amélioré.

Hong-Kong Post, 06.02.2021

•

Tomsk (Sibérie). Un peu au nord de la ville, le permafrost, en fondant sous des températures encore jamais atteintes, a révélé un trou d'une profondeur telle que l'on n'a pas terminé de le sonder. Curieusement, ce trou ne contient rien. Rien que du rien, rien que du vide. Si seulement ce trou fait de rien et de vide, si seulement ce trou n'était pas celui qui traverse mon cœur, si seulement ce vide n'était pas celui qui règne dans mon esprit et dans celui de mes contemporains !

N. Legkodimov, Moscow News, 20.11.2021

•

Berne. 7 h 57. Une idée se présente au siège du gouvernement suisse. Un huissier se précipite. "Mais c'est une idée ! Voilà bien quarante-cinq ans que nous n'avions pas vu d'idées ici. Avez-vous fait bon voyage ? Désirez-vous un café ? Champagne ? Chips ? Magazine ? Surtout ne parlez pas, je préviens le gouvernement. Vous ne bougerez pas, n'est-ce pas ?". L'idée est aux anges. "Ils savent recevoir. Je devrais revenir plus souvent à Berne."

Berner Tageblatt, 13.02.2021

•

Bruxelles. Sa Majesté Aygar V, Reine des abeilles, justifie, dans une interview exclusive, la terrible explosion qui a secoué le palais de Berlaymont, siège de la Commission européenne. "On nous abandonne face à l'industrie chimique. Nous nous mourons sous les yeux de tous. Nous ne voyons pas d'avenir. Tout ce qu'il nous reste, c'est le désespoir. Nous ferons régner la tristesse et la terreur dans vos champs et jusque dans vos rues."

Le soir, 10.07.2021

•

Boston. Lorsque la pluie tombe, elle prend le temps d'admirer la vue. Au-dessus de l'Amérique, elle scrute les taudis noirs, les réserves de peuplement indien, les gratte-ciel couleur étoile et les innombrables camps de l'armée revenue d'inutiles conquêtes ayant tourné en amères défaites où s'éteignent et se noient un à un les bienfaits de la raison et plus généralement les lumières des philosophes de l'Occident déchu.

American Observer, 25.09.20

•

Caraïbes. "En bas, tout en bas, au fond, tout au fond, sous toute cette eau, sous tout ce sel, qui sait quel monstre se tapit ?". Dans la nuit tombante, trois navires discutent à voix basse de leur peur des gouffres. Or, ce qui se cache là, tout au fond, ne peut guère être pire que ce que l'armée des constructeurs d'automobiles, des vendeurs de caoutchouc, des poètes de la chimie, des sorciers de l'aluminium a fait au monde dans lequel nous vivons.

El Caribe, 02.10.2021

•

Nuuk (Groenland). Il ne faut pas croire que quand les glaciers reviendront, car ils reviendront, leur retour se fera au hasard, sur un front uni, une ligne égale, emportant tout sur son passage. Non. Ils choisiront leur chemin car ils savent parfaitement ce qui mérite d'être gelé, sucé, figé, desséché, abandonné sous cent mètres de neige, carcasse pour les siècles à venir, fantôme de ce que cela fut, exemple de ce qui ne doit pas être jusqu'à la fin des temps.

Atuagagdliutit/Grønlandsposten, 30.10.202

•

On nous communique. À compter d'aujourd'hui, dans chaque verre, dans chaque bouteille, dans chaque fiole présents sur le territoire de la République française se trouvera, enfermé mais prêt à jaillir, l'esprit d'Abdelkader ibn Muhieddine, émir de la résistance algérienne, général de génie, saint Soufi, magnanime vainqueur et sauveur des Chrétiens de Damas en l'an 1860, prêt à sortir de sa bouteille pour apprendre au peuple français civilisation et bonté.

Journal du verre et de l'air, 11.12.2021

•

Entre Paris et Vienne. Les trains de nuit sont de retour. À bord du Paris-Vienne, un rouge-gorge s'entretient avec un constructeur d'automobiles. "Les temps sont difficiles, Monsieur ! Les abeilles, les moineaux, ces pluies diluviennes, cette chaleur, si nous ne nous adaptons pas, nous finirons par disparaître." "À qui le dites-vous, Monsieur ? Le pétrole est banni, le plastique dérange, on fait la chasse au carbone, si nous ne nous adaptons pas, c'est l'extinction automobile !"

Courrier de Metz, 12.02.2022

.

En avion. Une cuillère à café, la Reine des abeilles et l'histoire humaine se rendent à New York en avion. "Je m'en vais offrir mon aide à la cafétéria des Nations Unies." dit la cuillère à café. "Je vais exiger l'interdiction des substances qui déciment mon peuple." dit la Reine des abeilles. L'histoire humaine n'a encore rien dit. "Et vous ?" "Oh moi, j'irai boire des verres dans une boîte. Je chercherai quelqu'un avec qui passer la nuit. Il se peut que j'abuse quelque peu. On me ramènera à l'hôtel au petit matin."

Courrier diplomatique, 17.09.2022

.





Louis Germain / Routes et crépuscules tardifs

Un lacet dénoué, posé au sommet du plateau. Les accotements ondulent en bourrelets ocres et se perdent dans les replis des collines. Le soir descend en lentes bouffées sèches et chaudes où tournoient des poussières ébranlées. Entre les fissures du bitume suinte un fiel noir. Relents étouffants sur les champs altérés.

Défilent des haies, couchées en oblique par la vitesse – ou peut-être par le vent ? – Le regard se perd dans la trame liquide d'un paysage filé.

Les feuillages filent sur l'écran du pare-brise. L'air s'engouffre dans ses cheveux, chassant ses mèches. Elle respire à grandes goulées : la ville est derrière eux ; bientôt, il prendra la contre-allée parsemée de flaques de lumière.

Puis, laissant la voiture sur le bas-côté, ils marcheront sur le sentier de terre qui conduit au canal ; ou alors : coupant par les sous-bois ils franchiront quelques fossés, joueront "à chat", perchés sur de vieilles souches, tourneront autour des troncs en levant les yeux vers la cime : le plafond vert tremblera.

Plus tard, ils iront s'allonger dans les hautes herbes, sur la pente douce qui descend vers le quai de pierre où sont amarés les vieux chalands. Elle s'endormira peut-être à ses côtés.

Mais quand les marçassins ont traversé la route, il a freiné. Trop tard. Après l'embarquée, ce fut la sortie de route et la fin des promenades dominicales.

Derrière la résille sombre des branches, il perçoit les véhicules qui glissent sur un échangeur, comme tourne manège. En contrebas s'étire la ceinture en cuir luisant du fleuve, piquée des diamants des premiers lampadaires. Dès l'abord la ville empeste de relents des gaz des grandes raffineries. Il remonte la vitre en s'engageant sur la voie rapide. Ça pue, mais pas davantage que les épandages de purin dans les champs qu'il a traversés cet après-midi. Il imagine alors une cartographie des trajets basée sur des odeurs, des itinéraires thématiques : résineux, fruités, âcres, mentholés, brûlés, musqués, ambrés, iodés, sulfureux,... et toutes les combinatoires possibles.

*la lumière du tableau
de bord lèche
ses lèvres*

*lait de lune pleine nappe
le sentier crayeux*

*un goût du sucre
glace le bout de sa langue*

La CX filait à vive allure, traversant la Beauce. Plate, désespérément plate ! Il n'avait jamais aimé l'absence de relief dans le paysage mais n'aurait su dire pourquoi. Il avait donc décidé de l'ignorer. Il s'était installé sur la banquette arrière pour finir la lecture mainte fois recommencée d'un livre de poche. L'alcool l'amour et la mort y dansaient sous un volcan.

Quand il avait refermé le livre, la voiture venait tout juste de stationner sur un parking face à la mer. Il avait bu ce qu'il avait lu. Sur sa gauche, il voyait se découper les falaises d'un tableau de Courbet.

Il est descendu marcher sur la plage de galets avec ses amis. Dans le balancement des vagues huileuses remontaient, par à-coups, des relents d'algues décomposées. Le ressac roulait dans son ventre.

Les bois débouchent sur une plaine. Bosquets, haies, combes, passage à niveau alternent. Tout est blanc et noir avec, par endroits, des plaques vertes. En contrebas de la route, les champs inondés renvoient les phares orange d'un camion qui glisse doucement à l'envers. Ciel gris plombé, prisonnier des flaques qui ponctuent le manteau de neige, pylônes et corneilles passant en coup de vent dans le cadre de la vitre, courbe brun clair d'une départementale qui se perd au loin dans les futaies, chapelet de têtes d'épingles jaunes, bleues et rouges qui dodelinent entre les boules de gui des arbres, touffes sombres des branches happées par la vitesse. Ligne grise du canal et, plus loin, la masse lustrée du fleuve qui serpente. Reflets métalliques espacés entre les verticales noires des arbres qui ponctuent au premier plan la campagne fade et froide.

*morne, s'étire le ruban
les phares fouillent la nuit
d'arbres penchés
 buissons champs
arbres
 champs
 défilent
 comme
des gifles*

Une pluie à seaux s'est déversée brutalement sur le massif. Dégorgeant des roches grises bordant le chemin forestier, une boue rouge dévale la pente. Les balais chassent les nappes d'eau qui brouillent le champ de vision. Raclements réguliers inscrits à rebours : l'image nettoyée sitôt recouverte. Maintenant, de la chaussée détrempeée, des vapeurs s'étirent *le chemin de terre* et s'enroulent aux aiguilles des *respire dans une poche d'air frais* hauts conifères.

Détonations sèches et craquements répercutés sur le bas de caisse lorsque, gravissant la côte, écrasant la pierraille, l'auto passe, délogeant quelques sauterelles auxquelles il ne prête plus attention. Sur le replat, la sente bifurque dans les derniers rayons. Derrière la vitre sale, une breloque se balance aux secousses du terrain cabossé. Au-delà du halo des feux, se dessine une frontière d'ombres mouvantes. Accrochés aux branches les faisceaux sculptent la nuit.

Franges de neige agglutinées à l'angle du carreau – ou crête d'écume figée – que pénètrent des filets de gouttes chassées par la vitesse : serpentins affolés descendant sur le bleu lavande du crépuscule qui point, s'immiscent dans la croûte molle, s'étirent pour fabriquer une cartographie éphémère. Ici, un fleuve fabrique son delta.

Comme frappée par la lèpre, la peau du paysage part en lambeaux. La neige fond par endroits marquant des poches sombres. Le sol mouillé se rembrunit, pousse et éventre



son manteau. Les arbres dégouttent, lâchant des paquets flasques. Croûtes et plaies de boue visibles dans les chemins forestiers qui s'écartent de la route principale.

.

Les enseignes commerciales qui bordent la voie express nagent sur une végétation désordonnée. Des lettres géantes, qui se suivent et se détachent sur un ciel qui vire au jaune, composent des nuages de mots au néon, sans queue ni tête : des combinaisons de termes abscons qui se succèdent sans jamais produire de phrases. Juste un hoquet de borborygmes. Il pense à l'effet d'une pellicule qui saute du rail de projection ou aux onomatopées qui émaillaient les cases des planches de bandes dessinées de son enfance.

Le jaune à viré au rose, puis au mauve. Tandis qu'il s'éloigne de la zone périurbaine, les mots s'effacent un à un : il s'enfonce enfin dans le silence.

.



Federico García Lorca / *Trois Solitudes*
Traduction de Fabrice Farre

*Furie couleur d'amour,
amour couleur d'oubli.*

Luis Cernuda

Retour de promenade

Assassiné par le ciel.

Parmi les formes qui vont vers le serpent
et les formes qui cherchent le cristal,
je laisserai pousser mes cheveux.

Avec l'arbre aux moignons qui ne chante pas
et l'enfant au visage blanc d'œuf.

Avec les petites bêtes à la tête brisée
et l'eau en haillons aux pieds secs.

Avec tout ce qui est fatigue sourde-muette
et papillon noyé dans l'encrier.

Me heurtant à mon visage différent de tous les jours.
Assassiné par le ciel !

(6 septembre 1929)

1910 Intermède

Ces yeux-là, les miens, de mille neuf cent dix
ne virent pas qu'on enterrait les morts
ni la foire de cendre de qui pleure à l'aube
ni le cœur qui tremble acculé comme un petit cheval de mer.

Ces yeux-là, les miens, de mil neuf cent dix
virent le mur blanc où les petites filles urinaient,
le mufler du taureau, le champignon vénéneux
et une lune indéchiffrable qui éclairait dans les coins
les fragments de citron sec sous la dure noirceur des bouteilles.

Ces yeux-là, les miens, à l'encolure de la jument,
sur le sein transpercé de Sainte Rose endormie,
sur les toits de l'amour gémissant et aux mains fraîches,
sur un jardin où les chats dévoraient les grenouilles.

Grenier où l'ancienne poussière agrège des statues et des mousses.
Des boîtes qui recèlent des silences de crabes dévorés.
À l'endroit où le rêve se heurtait à sa réalité.
Là mes petits yeux.

Je ne veux aucune question. J'ai vu que les choses
trouvent leur vide quand elles cherchent leur pulsation.
Il y a une douleur de creux dans l'air inhabité
et dans mes yeux des enfants vêtues, pas de nu !

(Août 1929)

Fable et ronde des trois amis

Henri,
Émile,
Laurent.

Tous trois étaient glacés.
Henri par le monde des lits,
Émile par le monde des regards et des blessures aux mains,
Laurent par le monde des universités sans toits.

Laurent,
Émile,
Henri.

Tous trois étaient brûlés.
Laurent par le monde des feuilles et des boules de billard,
Émile par le monde du sang et des épingles blanches,
Henri par le monde des morts et des journaux abandonnés.

Laurent,
Émile,
Henri.

Tous trois étaient enterrés.
Laurent dans le sein de Flore,
Émile dans le genièvre rigide que l'on oublie dans un verre,
Henri dans la fourmi, dans la mer et dans les yeux vides
↳ des oiseaux.

Laurent,
Émile,
Henri.

Tous trois furent dans mes mains
trois montagnes chinoises,
trois ombres de cheval,
trois paysages de neige et une cabane de lis
parmi les pigeonniers où la lune devient plate sous le coq.

Un
et un
et un.

Tous trois étaient momifiés.
Avec les mouches de l'hiver,
avec les encriers que le chien urine et que méprise le pappus,
avec la brise qui glace le cœur de toutes les mères,
dans les gravats blancs de Jupiter où les ivrognes font de la mort
↳ leur goûter.

Trois
et deux
et un.

Je les vis s'égarer en pleurant et en chantant
dans un œuf de poule,
dans la nuit qui montrait son squelette de tabac,
dans ma douleur pleine de visages et d'esquilles piquantes de lune,
dans ma joie de roues dentées et de fouets,
dans ma poitrine troublée par les colombes,
dans ma mort déserte avec un seul promeneur perdu.

Moi j'avais tué la cinquième lune
et les éventails et les applaudissements buvaient l'eau des fontaines.
Du lait tiède retenu des nouvelles accouchées
agitait les roses d'une longue douleur blanche.



Henri,
Émile,
Laurent.

Diane est dure
mais elle a parfois les seins troubles.
La pierre blanche peut battre dans le sang du cerf
et le cerf peut rêver dans les yeux d'un cheval.

Quand les formes pures s'effondrèrent
sous le cri-cri des marguerites
je compris que l'on m'avait assassiné.
On parcourut les cafés et les cimetières et les églises.
On ouvrit les tonneaux et les armoires.
On mit en pièces trois squelettes pour arracher leurs dents en or.
On ne me trouva plus.
On ne me trouva pas ?
Non. On ne me trouva pas.
Mais on sut que la sixième lune s'enfuit en remontant le torrent
et que la mer se souvint, tout à coup !
des noms de tous ses noyés.

(Aucune date n'est précisée dans le manuscrit)

Ces trois poèmes traduits font partie de la première partie "Poèmes de la solitude à Columbia University" in *Poète à New-York*, paru en 1940. Le recueil est dédié à ses amis Bebe et Carlos Morla.



Lénaïg Cariou / *les dires** [extraits]

elle dit que mille fois elle
 a annoncé la séparation que
malgré tout la vie les a collés
 l'un à l'autre *comme par crainte*
 (elle attendait seule
 derrière une porte le petit
 chien tremblait)
 elle dit que *c'était trop tôt*
 qu'elle était heureuse au fond
 d'être entourées d'adultes
 (*comme valorisée* d'être
 si sérieuse *si mature*)

elle dit *c'était ma mère, mon père et*
les chevaux *ma mère voulait*
 que *je sois* *la fille aux chevaux*
 (elle dit et son visage ovale plus
 ovale encore) quelque part
 en Forêt-Noire une histoire ne
 cesse de se défaire *elle ne parlait*
pas le dialecte local elle resterait
 la fille de la ville (celle de la
 grand-mère aux mille robes,
 aux innombrables soupirants)

elle dit (silencieusement
 avec ses yeux perçants) que
 la légèreté se perd qu'elle
 s'évapore (l'air se charge elle
 a cette incrédulité de la respiration
 avant les pleurs) elle parle des
 conversations à deux *celles qui*
n'ont pas de fond celles dans
 lesquelles on se noie volontiers
 ensemble elle dit qu' *elle cherche*
 cette *profondeur-là*

elle dit que le poids est trop lourd
 qu'il pèse sur sa poitrine
 (comme un monde) elle
 dit qu' elle est *inconsistante*
 (elle voulait dire *incohérente*,
 je crois) elle demande *encore*
 si le message convient si
 les mots sont les bons elle dit
je sais que ça n'a d'importance que
pour moi (ses doigts tapent
 sur le clavier elle réécrit elle efface

elle dit qu' elle n'est pas obligée de
 répondre *qu'elle pose*
des questions par réflexes
 (comme pour
 se protéger se
 murer derrière sa barrière de questions)
 elle dit *un détour par l'autre*
 (celle qui en négatif
 en creux) alors elle
 reparle de la grand-mère qui danse
 (celle qui tournoie, et rit

elle dit *j'ai toujours peur qu'on*
ne me réponde pas (elle dit qu' elle
 avait peur, elle, qu'il
 ressemble à son père)
 elle dit aussi
c'était injuste et je sais qu'il n'y
a pas de juste et d' injuste.
 (aujourd'hui elle oscille
 à cheval entre les avis des uns
 et des autres comme *piégée*
dans l'interstice)

* *les dire*s sont nés d'un projet d'entretiens radiophoniques, avant de devenir une série de « poèmes conversationnels ».



Stéphane Cortez / *Les passant.e.s*







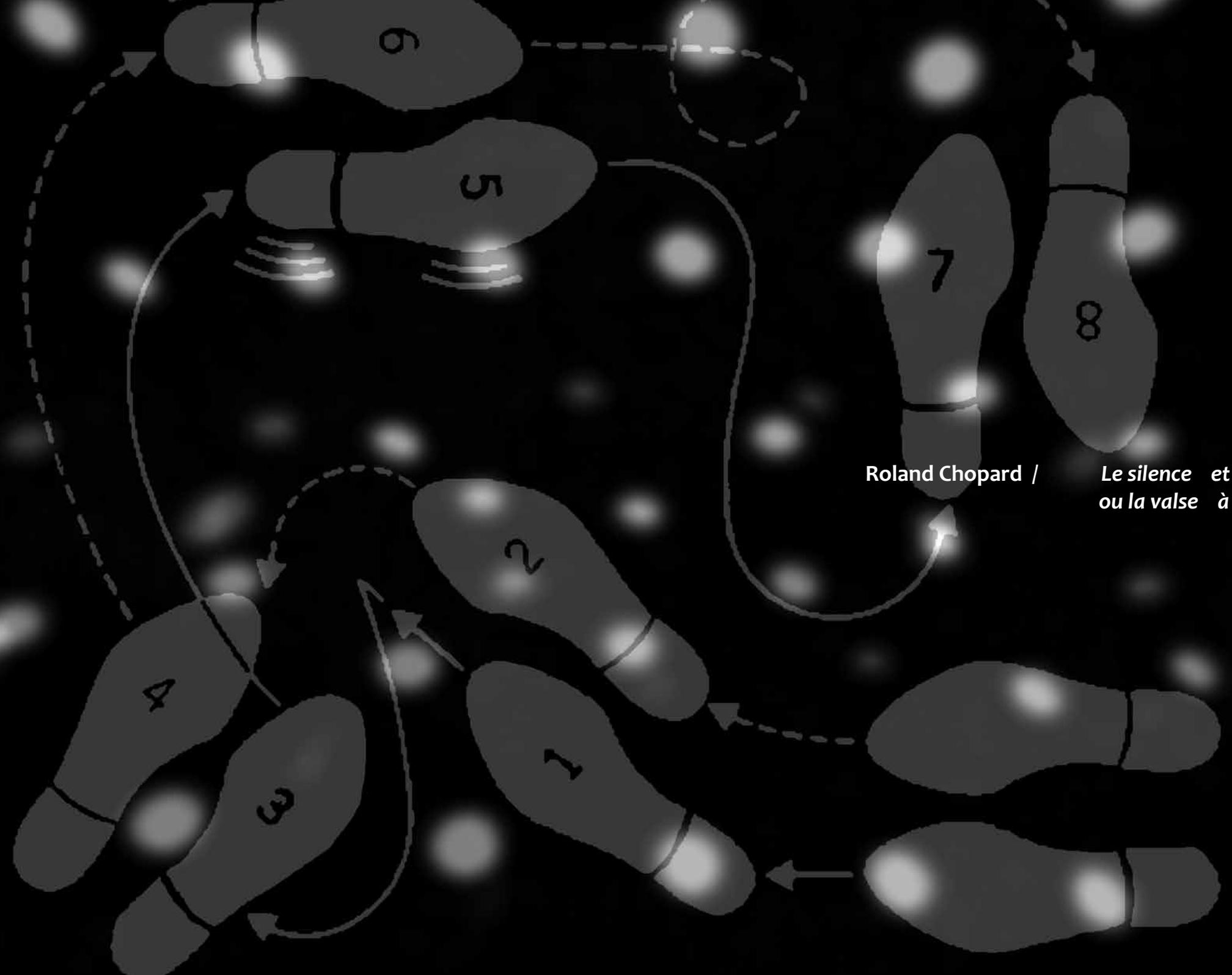












Roland Chopard /

*Le silence et le geste
ou la valse à l'envers*

à N.

1-2-3

Et après tant d'années
investies par l'écrit
baigné(es) dans un silence
préservant l'expression
d'une quête accomplie
en essai artistique

ce silence se transforme
en garant du secret
poursuivi pas à pas
justifiant la ferveur
bien cachée mais vitale
d'une idylle insolite

cette danse à trois temps
est le signe convenu
l'alibi favorable
pour brouiller cet éveil
devenu par ce biais
un prétexte au contact

4-5-6

et ces gestes enlacés
ternaires et continus
légers et tournoyants
vertiges dans l'espace
diversions des ardeurs
délimitent le rituel
qui anime les enjeux

et que valent ces méandres
allant vers ces signaux
déployés sur le sol
en quête d'assurance
sinon une évasion
invitant au bien-être

faisant fi des regards
indiscrets et sournois
une fusion est tentée
même s'il faut adoucir
ces pulsions obsédantes
ces attraits trop voyants

1-2-3

quand les pas se rejoignent
l'énergie se déploie
et le temps suspendu
provoque des remous
des écarts entrepris
si souvent inconscients

et le trouble apparaît
et fait perdre la mesure
quand quelques confidences
tentent de mettre au jour
un rappel émouvant
ou un vœu utopique

et la ruse à l'épreuve
quels que soient les désirs
doit défier le bon sens
déceler un impair
et bien faire profil bas
en gardant les figures

4-5-6

le cerveau en alerte
et la main chaleureuse
révèlent bien les manières
cavalières engagées
pour garder les mystères
librement consentis

et des mots en suspens
dans l'esprit si troublé
stimulent des intentions
au service des espoirs
imprévus persistants
et que rien n'atténue

le cerveau réceptif
traduit les attirances
bien visibles ou cachées
les déclics à transmettre
et qui peuvent maintenir
ces élans merveilleux

1-2-3

l'effet des sensations
bouleverse tous les sens
ombrage les pensées
impatientes ou sereines
qui laissent libre cours
aux raisons qui surgissent

les conflits se résolvent
les pressions s'atténuent
même quand les tabous
sont présents dans la fougue
les projets et les rêves
retrouvent leur essor

et les gestes ambigus
sont toujours rectifiés
pour garder cet entrain
salvateur et sincère
et gagner la confiance
vitale pour la suite

4-5-6

détourner les usages
éviter les écueils
mettre en scène des malices
pour cacher la tendresse
c'est le jeu des conduites
qui impulsent les actes

c'est le prix à payer
pour vaincre les épreuves
et vivre ces instants
de douceur méritée
ne serait-ce que le temps
des étreintes si furtives

et les pas énergiques
déployés sur la piste
sont les jeux évidents
des subtils paradoxes
du silence et du geste
d'une valse à l'envers



Alexandre Poncin / *Trajet de la flèche* [extraits]*

*Ce n'est pas simple de rester hissé
sur la vague du courage quand on suit
du regard quelque oiseau volant
au déclin du jour.*

René Char, *Lettera amorosa*.

Tu entras dans le secret, on t'imbiba sans que tu le saches (car tu sentais vif en ce temps-là) comme la mouche entre dans le sexe, la béance aux parois luisantes, mauves, d'une fleur dévoreuse.

D'abord on te fait naître, puis l'on s'assure que tu saches crier, puis l'on t'ôte ce cri que tu portais (tu étais le plus à même d'en revendiquer l'usage), et, pour finir, l'on substitue à ce cri une langue.

L'engoulement au soir venu dévore la part sonore de mes mots. Il en excrète la part massive d'ombre.

L'aube est exigence de rassemblement, pour y aller puiser l'encre.

Devancer de peu le vent la lumière. Se faufiler dans le jour encore borgne.

Vocation de gouffre, d'ombre au jour, rivale pénible, qui ne peut l'emporter, qui ne se rendra pas.

Comique chevalier noir.

Je suis le puits-né.

Je n'ai trace d'aucun deuil de ruines.

J'appris à accueillir ce qui vient de loin. Qui remonte, acide, aux lèvres.

Langue, la plus exquise des prisons.

Mare Nostrum.

Premier des secrets les mieux gardés (avec le soleil).

Pas de larmes. Il y a pourtant des raisons, de belles et d'autres.
Pas de larmes : je m'épie constamment.
Dans l'abandon je tâte encore.
Dans l'obscurité je garde ouverts mes yeux.

Et dans l'extase je pense.

Je viens d'une explosion certaine. Cela seul est certain. Certain
d'avoir été excrété du bain d'ombre où je flottais. Silence sans
lumière, sans air, je vivais pourtant.

Certains soir je crois entendre encore le râle des
roses fanées.

Inondation du lierre.
Montée des eaux sur l'arbre. Crues incroyables du silence
dans l'air noyé.

Le don, la dette du silence.

Dans cet ordre, peu ou prou.

Souvent le silence veut dire (s'il pouvait parler) :
Quelle horreur revient, va revenir ? Quelle tumeur revenue
n'est plus contenue ?

•

*Le vent qui n'a jamais pénétré sous mon crâne
Jamais fait résonner les grottes de mes tempes
le vent qui secoue l'étendue onduleuse de tout
Mais le vent qui ne peut secouer moi le vide
Le trou d'absence dans le monde
Le défaut du cristal le crachat de l'émeraude
L'entonnoir le trou*

Roger Gilbert-Lecomte, *Le vent d'après le vent d'avant*

La fleur, comme la flèche, s'abîme dans le vase du
silence.

(Pour Pauline)

Luciole malfaisante, tu nuis dans la nuit. Que dis-je
tu fleuris la nuit.

Le monde est semblable après l'évènement, comme
s'il conspirait. Tu te changeais en meurtrière.

Les yeux gâtent la fleur comme l'ethnologue gâte le sauvage.

Contamination de la flèche dans l'air décochée.

.

Repli délicat, aux froissures cachées. Origami figé d'ombres et de non-dits, aux angles tranchants.

.

ostinato d'une nuit d'insomnie

Le silence est un espace désert à traverser, le silence est un espace désert à traverser, le silence...

.

Je suis les pleurs avalés par le puits qui ne vous les rendra pas.

.

Hiver inorganique, gorge de tôle. Hiver à peine physique.

Comment dire autrement mes silences qu'en caressant cette photographie éculée.

.

Je suis l'agonie de qui ne peut mourir.

.

Toutes les fuites n'avaient pas l'allure d'envol.

Loin de là, je ne savais imiter que l'éclat et le peu de bruits de l'oiseau aux ailes froissées.

.

Je suis la verge frêle du saule plaquée contre la pierre fraîche, battue continuellement par le courant. Immobile et si agitée.

.

Lichen du mutisme. Face granit.

.

Passage de la violence ainsi que celui de la bête anonyme dans le champ de blé mûr.

Empreinte de la flèche en l'air ainsi que celle de l'oiseau dans la neige.

.

Vos paroles mouchent la flamme de mon silence.

•

* - Ces poèmes sont extraits de la première partie du manuscrit *Trajet de la flèche, de la fleur et de l'oiseau (transcription du combat)*, 2022.



Anne de Fouquet / *De sable et de sel*

1 Wahibas (Oman)

Et les portes s'ouvrirent
sur des cavalcades de
désert
innombrable armée
de sentinelles sable,
avançant dans le silence

au vent gris
d'à peine le jour

prosternée
au fouet brûlant du
souffle
de très loin galopant

se heurter aux colonnes de
ciel
plongeant dans l'inlassable du
bleu couché

jusqu'à l'étaie battant
et rebattant le temps
où finissent et s'effacent
toutes choses.

2 Plaine

Plaine
à regard perdu

le vent balaie
la lumière
tombée
des pluies

brosse, au loin,
le vert des blés

jusqu'à ce que le
rideau du
jour
se fissure sur

un crépuscule de
tourterelles
en mal d'ailleurs,
marcher

entre

platitude et vide
de la terre comme du ciel

suffirait-il à
épuiser la
mélancolie sans limite

où s'égarer les rêves
de rien ?

5

Corfou

D'un trait noir
veille,
cyprès,
l'ombre de l'eau

Sans cesse Thalassa
tu ramènes dans ton bleu
lumière après lumière
le flot montant du temps
jusqu'à la brisure du
rivage
quand,
remontés du
silence,
les siècles de
marbre et d'olivier
scintillent.

Alors, dans leur berceau
d'ombre couchés,
les morts boivent le lait
blanc du
figuier
avant de s'enfoncer dans la
traversée sans
mémoire
jusqu'à ce que
leurs os

étincellent sous le
soleil,
brodant de nacre
l'écume des siècles.

Couchée sur la plage,
sous le soleil elle rit,
du sable qui file entre ses doigts
elle rit,
tandis qu'allongée sur la poussière de
temps
et d'os
son ventre tiède poudré de coquillages
roses
ignore le sourd travail des morts
en partance de
silence.

6

L'ancre des mots

Ancre d'encre
les mots abîmés
dans l'étang
du temps
des moires nacrées
de ma mémoire
murmurée.

7

Menez Are

Trévezel
 roc'h

porté de ciel
 à l'infini
 guette
 le vol des mouettes
 montées
 de l'eau
 la plaine grande scintille, liquide
 jusqu'à l'extrême du
 ciel couchant sur l'eau
 ses flèches d'argent

au sommet de l'herbe dénudée,
 véhémence des

vents,
 l'heure s'offre des rocs
 à la bénédiction verticale
 de la
 lumière.

8

Cyclades

D'azur sous
 la paupière frangée
 d'écume,
 s'éveille l'aube
 d'une prunelle.

Mille éclats
 de cristal
 vacillent en
 scintillants silences
 d'eau
 où miroite
 clairs
 éclairs
 d'écume

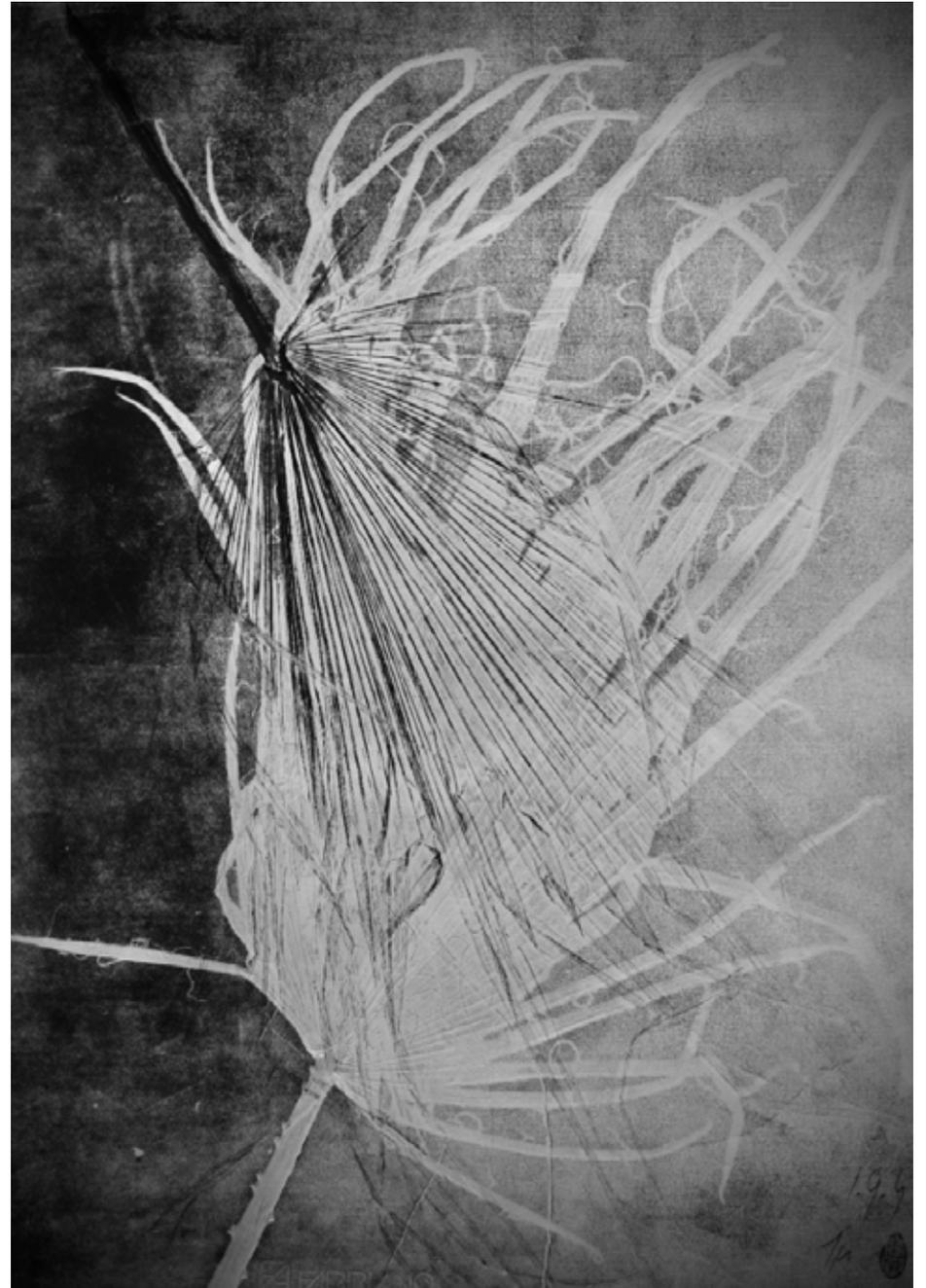
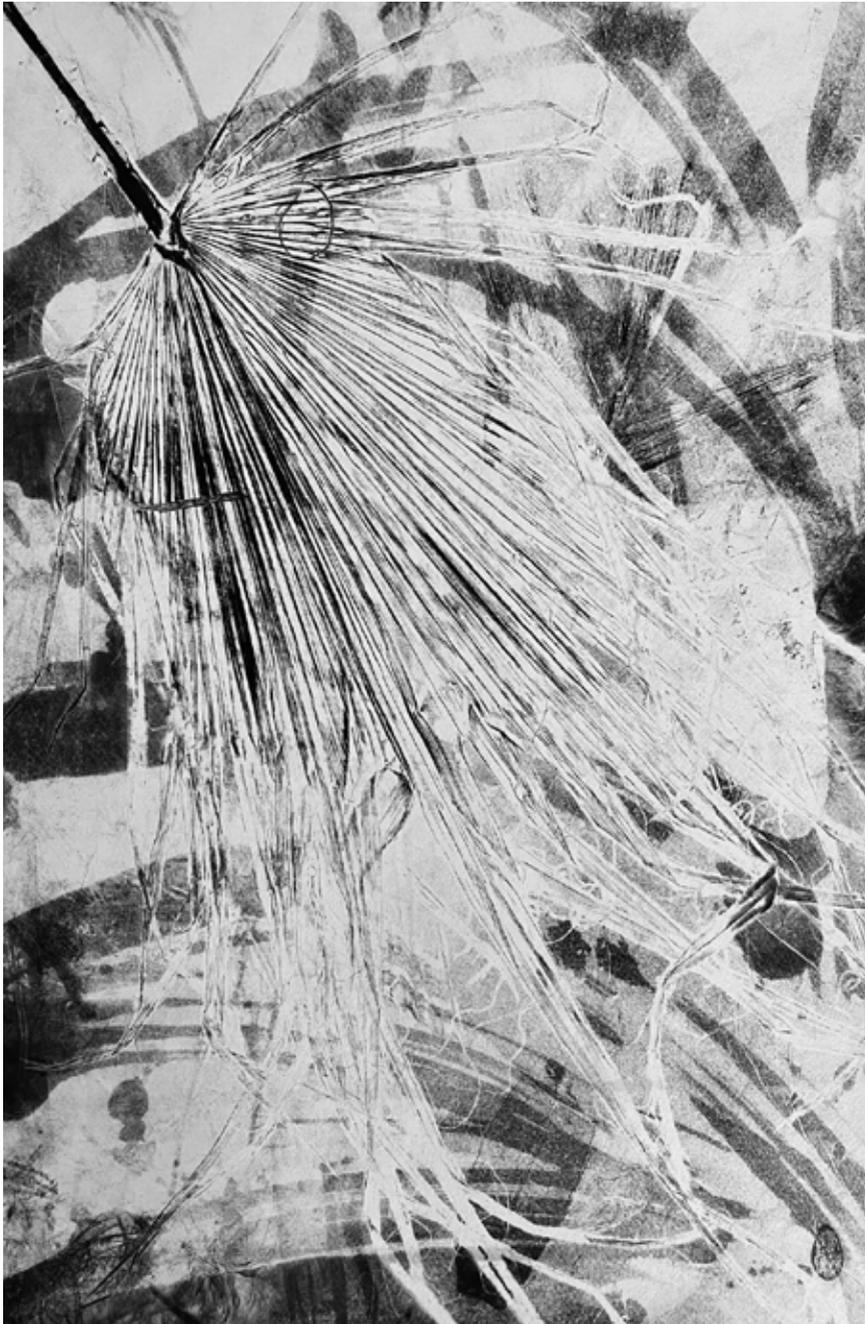
éblouissant
 un ciel
 poudroyé

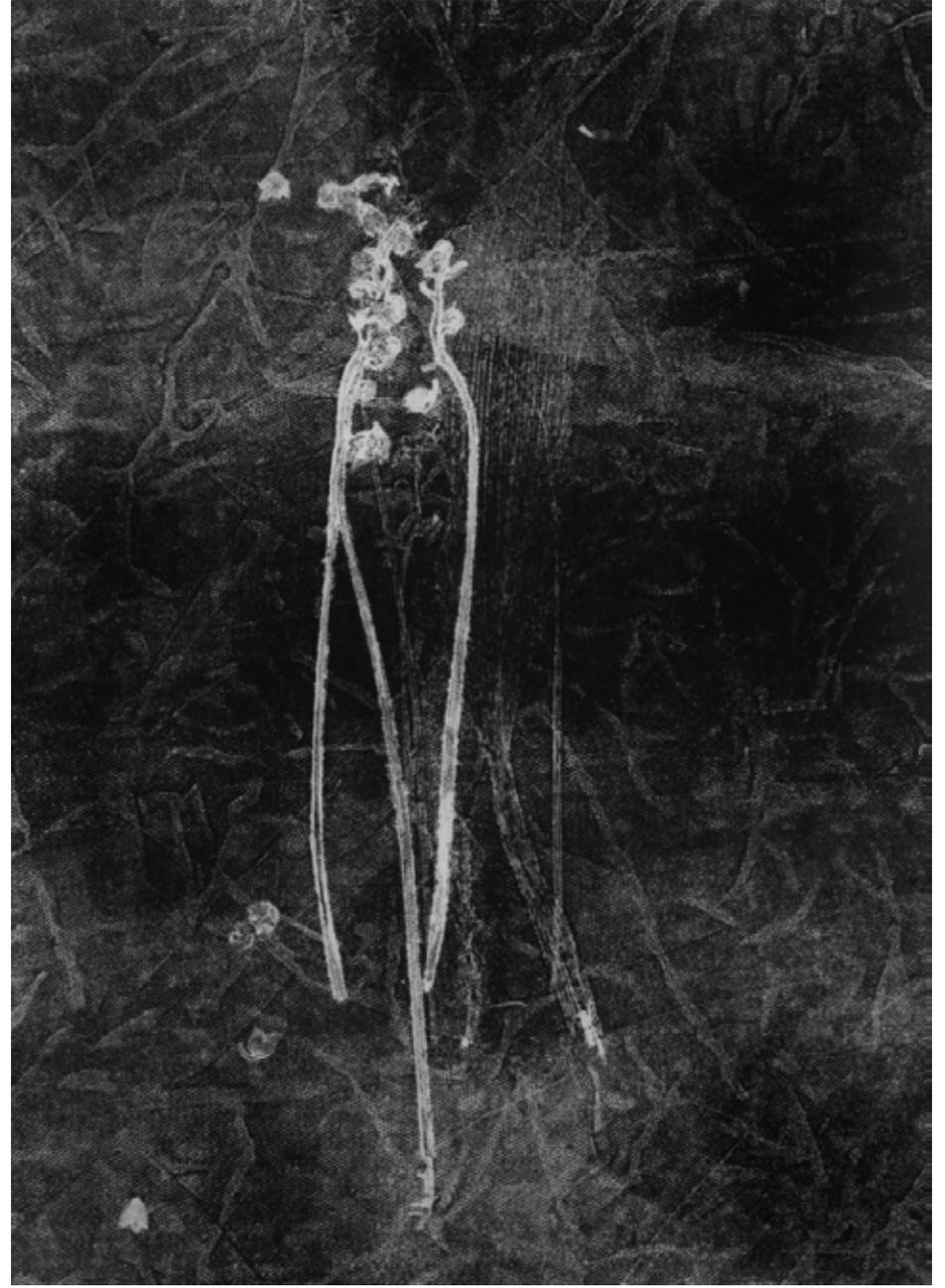
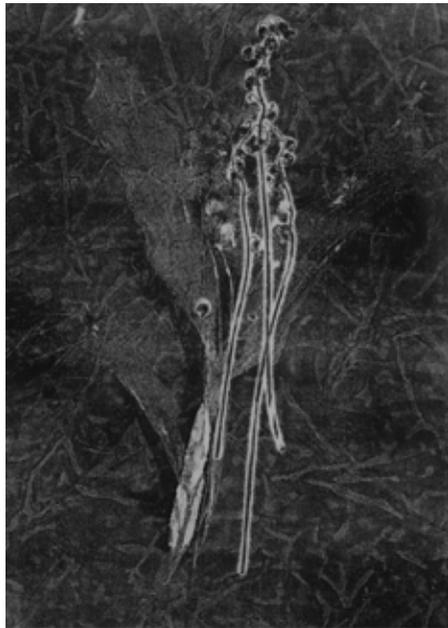
le vol des mouettes
 en trajets
 de lumière
 dans le vent
 balancées

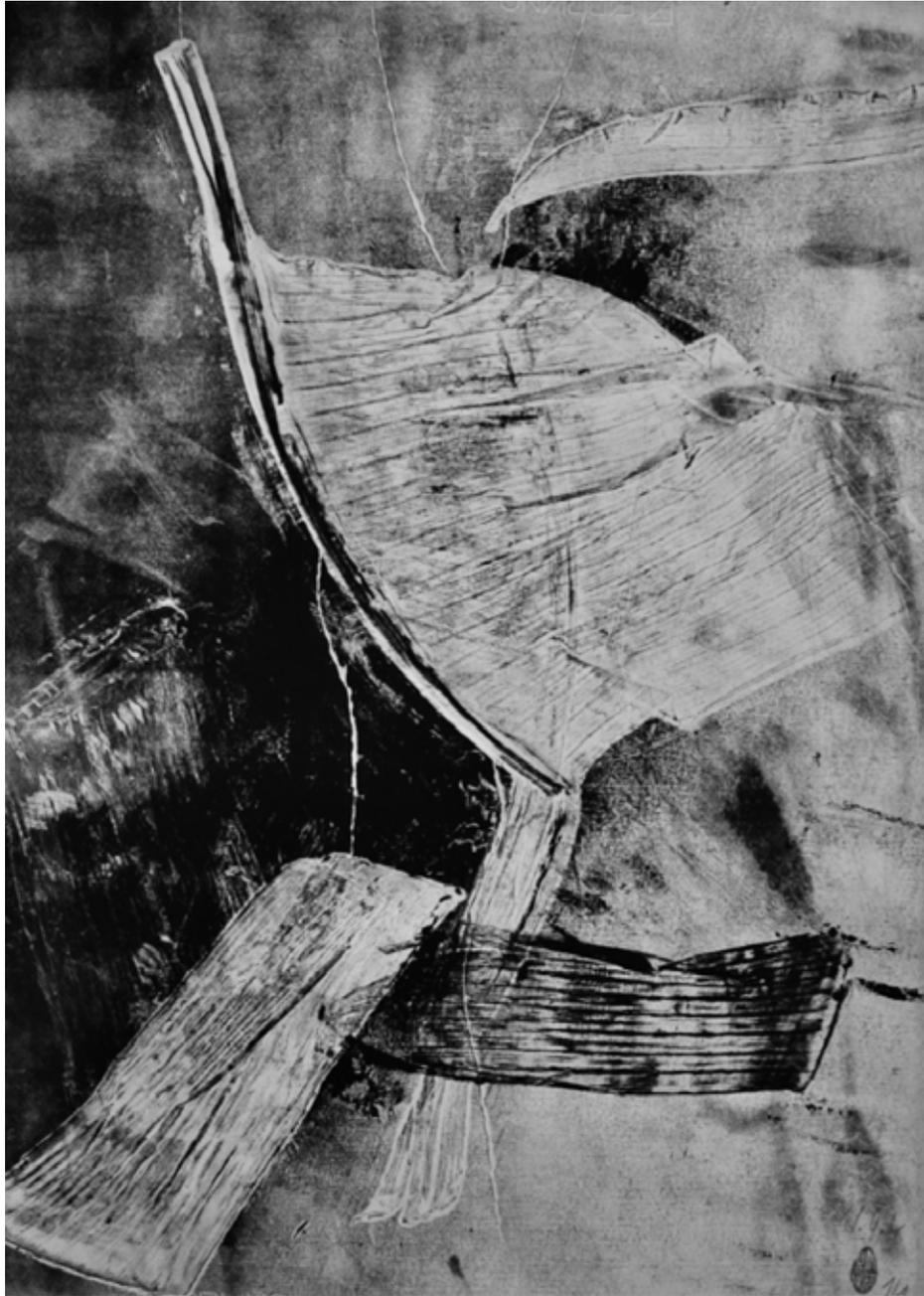
bleu.

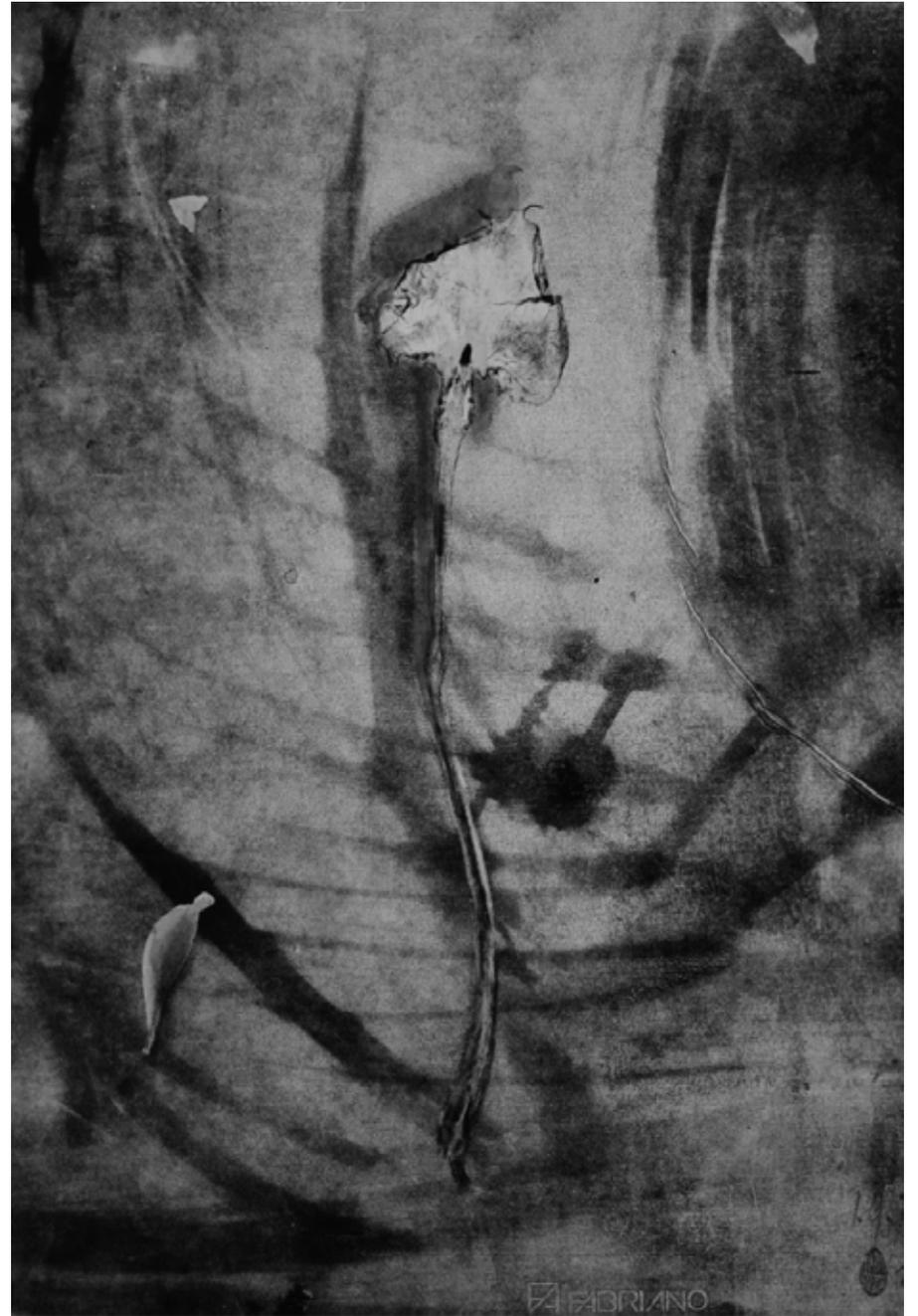


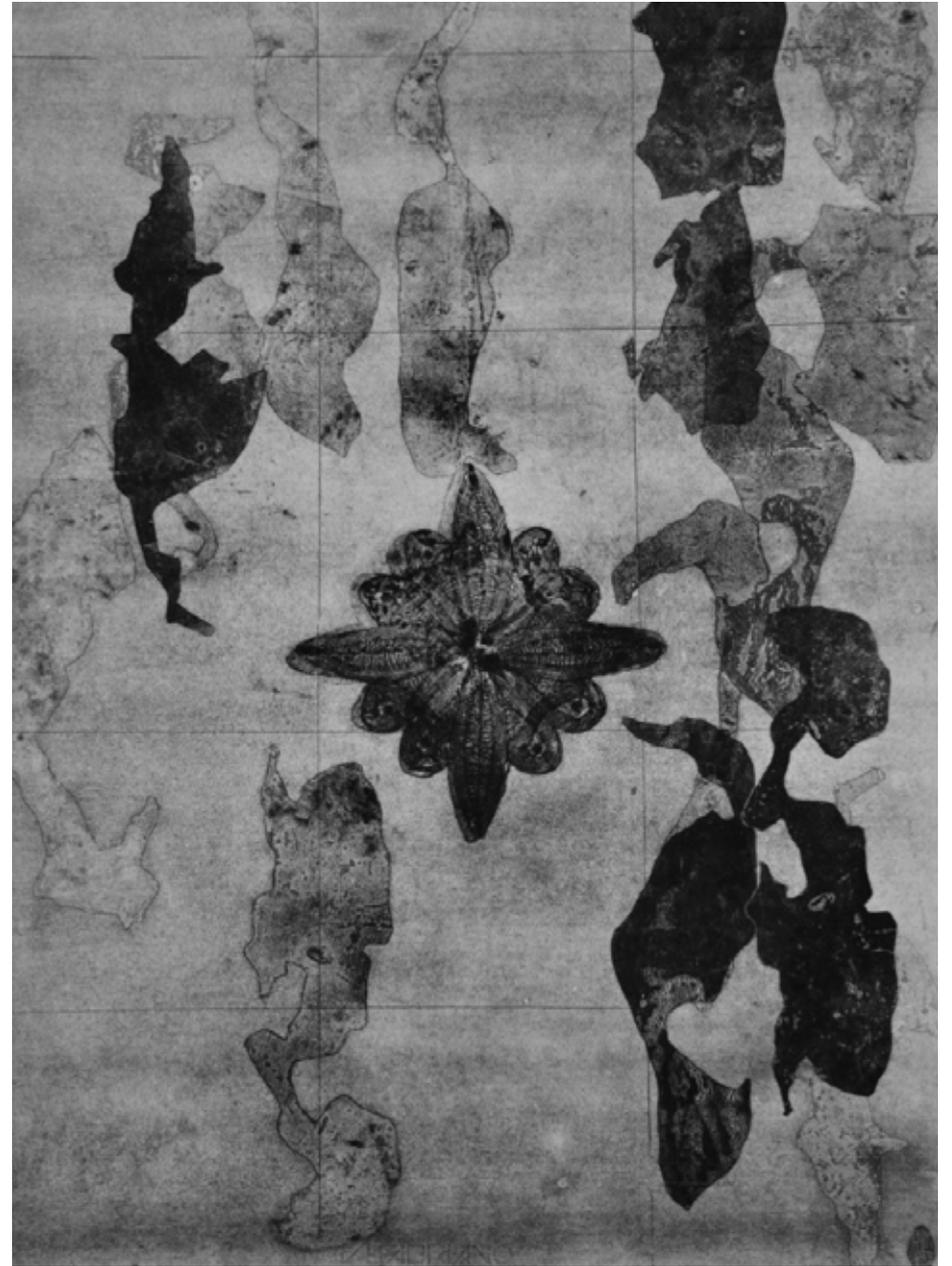
Isabelle Garnier Lurachi / *Herbarium*

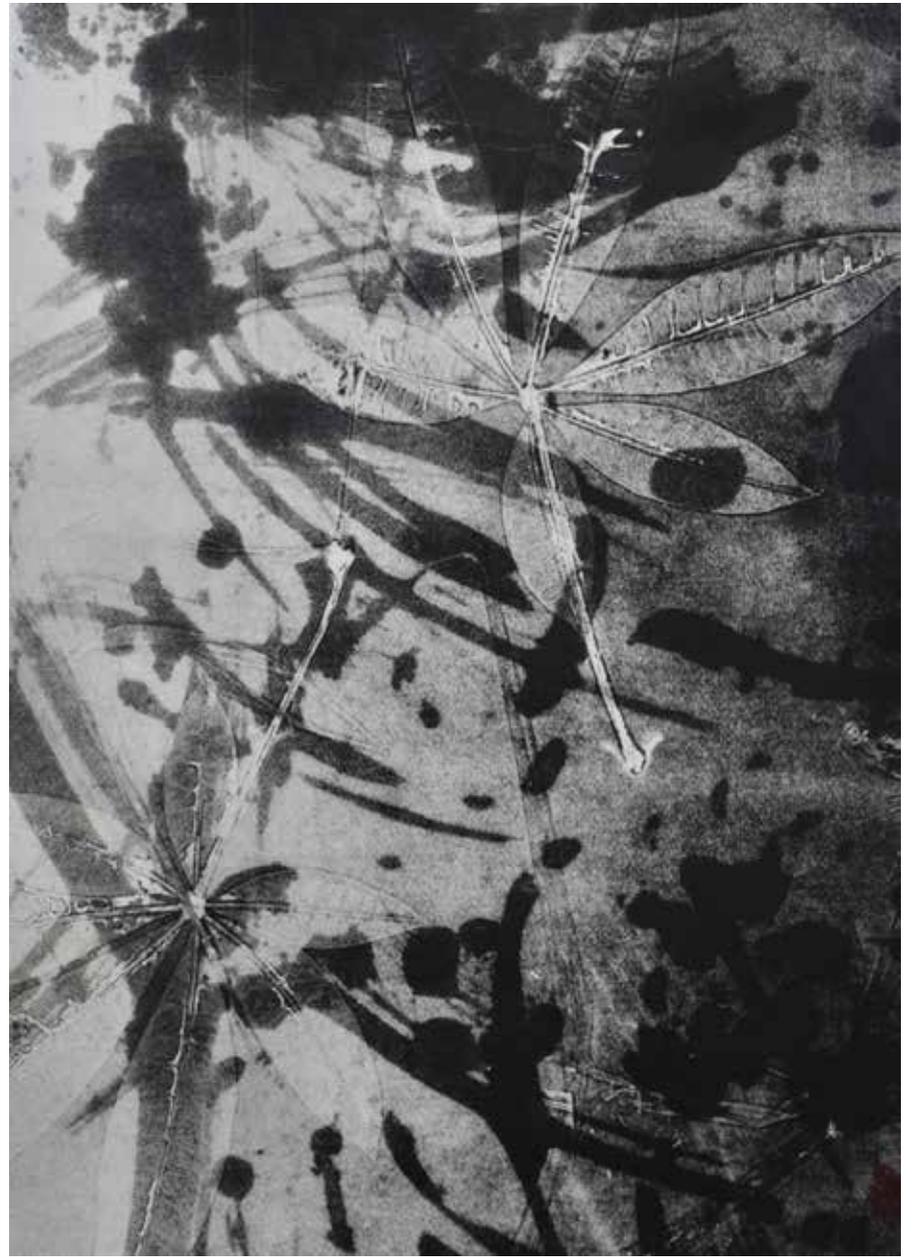














Luc Marsal / *Les herbes nouvelles* [extraits]

À contre-jour

C'est un coin innocent dans des terres oubliées

Il y a cette légère pente
 sur laquelle glissent
 les tombes

Un voile de brume se fond
 dans la nuit qui se perd

On n'entend que les chiens
 avalés par la terre

La vie s'écoule à contre-jour
 emportée par l'hiver
 emportée par le froid qui me serre

Les morts se mélangent aux vivants
 rien ne tremble, ils se ressemblent

Les belles lumières

Les champs de colza débordent
 de chaque côté de la route

l'horizon est jaune
 comme un soleil d'enfant

des torrents de lumière
 inondent les surfaces

Ça doit être marée haute !

Les murmures

La campagne flotte au vent
 caressée par les ombres
 et la pluie qui se lasse

On entend les murmures
 des âmes qui se consolent

C'est un peu de l'au-delà
 qui s'annonce ici-bas
 tendre comme une prière
 tranquille comme un cimetière

Le chant des oiseaux

Le ciel s'est perdu dans les nuages

Je sens dans son regard
 le parfum du passé
 un lourd baiser
 échoué sur mon front

Des larmes fertiles
 coulent en ruisseau
 sur le rebord
 de ce qu'il nous reste à vivre

Les mots s'étonnent
 de ne pas avoir assez volé
 – comme si le chant des oiseaux
 y pouvait quelque chose

À travers champs

La vie s'éloignait
dans un trouble assassin

Je manquais d'un sourire
sur mes lèvres gercées
à chercher la lumière
le ventre des prières

Ici le soleil sort de terre
comme on sort les fusils
j'entends leurs promesses
s'étirer jusqu'au ciel

Ça transperce
en langues de feu
ça avance par vagues
en aplats de couleur

Ça reprend le silence
l'absence de ceux qui sont loin

Les herbes nouvelles

Je survis chaque jour à la nuit

Je saigne au matin
des herbes nouvelles
comme si on me soufflait
à l'oreille
des mots et merveilles

Ses yeux

Elle regarde la vie
avec les yeux d'une enfant
qui n'a que sa journée à vivre

Elle a les yeux plus grands
que le vent

À vendre

La maison est à vendre
(c'est écrit à l'entrée)
les murs comptent les morts

Un léger courant d'air
se glisse sous les portes
c'est tranquille
comme une rue sans nom

Sur le parquet du salon
résonnent les pas
de ceux qui sont partis

Un voile de brume
flotte à la fenêtre

La vie s'en est allée
maquillée par le givre
et le temps qui se venge

Elle reviendra – peut-être

Sur le fauteuil du salon

Dehors
la pluie bat de l'aile
elle crache ses derniers mots

Sur le fauteuil du salon
un air léger
aucune fatigue à l'aimer
ses yeux forment un bouquet
baigné de terre humide

Il l'enveloppe du regard
comme on linge un enfant
tend sa main de coton
pour apaiser son front
son ventre à la dérive

Un peu de lumière dépasse
le soleil revient
dans la partie

Héritage

J'ai cru
qu'ils allaient me parler

mais ils ne m'ont rien laissé
d'autre que
le bruit des fleurs écrasées
quelques ombres fuyantes

mais rien de leurs vingt ans

Rien ne va plus

J'écris à l'envers du soleil,
là où les fenêtres sombrent
là où la nuit vient plus vite

J'aurais voulu de ma main
caresser les étoiles
guérir un peu tout ça

Mais le voile est levé

*Rien ne va plus
les jeux sont faits*

Les reflets noirs

La mer
est calme
comme un dimanche matin

Ailleurs
il pleut des tombes
un temps à déchirer le vent

La route
a les reflets noirs
des hommes qui s'enfuient

La mort a chassé les vivants



Gilles Bertin Montcharmont / *Dix mille francs*

Je suis la paille au cul des vaches. Trois dents noires m'ont arrachée à la botte serrée, m'ont secouée au long de la rigole carrée où les raclettes de la chaîne de curage attendent de pousser bouse et pisse. À l'opposé de l'étable, la maison d'habitation. Derrière l'une de ses fenêtres, une ombre scrute la nuit.

Je suis la vitre sous le rideau. Une face noire et froide, l'autre dorée par la lampe de chevet. Derrière cette vitre, un garçon.

Je suis ce garçon, pieds nus sur la terre cuite granuleuse et glacée. Le coin d'un carreau bouge sous mon gros orteil, mon pyjama est pelucheux et une buée pleine de perles d'eau embrouille la vitre. Je frotte l'endroit où le mastic est fissuré, il éclate sur le sol et l'angle coupant du verre apparaît.

Je suis le chemin, deux coulées tracées par les roues du tracteur et de la voiture. Entre elles, la longue motte d'herbe. Au bout, le bitume de la route que d'un coup de volant le maquignon quitte. Les ridelles de la bétailière claquent, la cire des phares ruisselle dans les haies et les ornières. Le père sort de l'étable, pique sa fourche devant lui et mains sur le manche poli regarde et écoute le camion venir. Sur le volant noir craquelé dansent les paumes calleuses du marchand de bestiaux, chaque trou et chaque pierre du chemin cahotent dans ses bras. Une ligne droite, une courbe, une montée, le dernier virage. Les phares baliaient

la cour, éclairent le père devant l'étable, puis la grange, projettent sur la façade de l'habitation l'ombre longue du puits qui pose son doigt sur la bouche à la fenêtre et lui intime, « Tais-toi, ne dis rien, il fait nuit, tu devrais dormir encore. »

Le père guide la marche arrière. Torse et tête fixes, le maquignon manœuvre par à-coups successifs son grand volant plat. Les phares s'éteignent, le frein à main crisse, le moteur a un dernier hoquet, les amortisseurs soupirent quand l'homme se laisse tomber du marchepied.

Je suis la rampe d'accès. Quatre mains me tirent de sous le plancher de la bétailière et m'installent. Je suis la botte de paille, ficelles tranchées par la lame du couteau, éparpillée sur les planches par la fourche du père, béton et bois dissimulés pour rassurer les bêtes. Je suis les barrières mises autour de la rampe pour faire un couloir.

Le père et le maquignon disparaissent. Bruit des chaînes qui tombent des cous des vaches, les maillons de fer tièdes et brillants s'entassent dans les mangeoires. Meuglements. Soubresauts du camion. La corne des sabots cogne le bois couvert de paille. Les portes claquent sur les génisses.

Je suis le verre de vin que boit le maquignon à la cuisine avec le père. Ils se parlent prudemment. Essuient leurs bouches d'un revers du poignet et retournent au camion où, les entendant, s'agitent les génisses. Leurs deux silhouettes sont plus



sombres que le ciel qui commence à éclaircir. Le maquignon tire quelque chose de sa veste. Sa main rencontre celle du père. Le père glisse sa main pleine dans la poche de son paletot, serre celle du maquignon qui remonte dans le camion, allume ses phares, suit le chemin jusqu'à la route.

Je suis les génisses qui s'en vont, arquées sur leurs pattes, serrées les unes contre les autres dans la bétailière. Je suis le pigeonier au-dessus de la porte de la grange. Je suis le buis au jardin. Je suis les mains de ma mère sur le torchon. Je suis la vitre où j'ai vu. Je suis le garçon qu'appelle son père.

Viens, me dit-il debout dans l'entrée de la cuisine, regarde !

Il ouvre ses mains. Une liasse de larges billets. Ogres pâles.

Tout neufs.

Vingt billets de cinq cents, me dit-il.

Ses yeux brillent, fiers.



Holger Brülls / *ich gehe - Je vais*
traduction Alain Rivière

ich gehe

- 1 ich gehe
in den wald
und ins wasser
da ist es kühl
und still
- 2 ich trete ein
in eine verrottete kirche
verseucht mit tauben mit zecken
faulem mist und erfüllt von gestank
ekelhaftes getier fährt empor
bei meinem erscheinen
aus kadavern und kot
denn ich bin
der heilige
geist
- 3 ich gehe
zum schlachthof
da ist es laut
feucht und heiss
ich frage nach
pumpensumpf
und sickergrube
dahin strömt
das blut derer
die hier sterben
mit traurigen augen
da unten im dampf
fliegen sie mir zu
die reinsten verse

je vais

- 1 je vais
dans la forêt
et dans l'eau
là fraîcheur
et silence
- 2 j'entre
dans une église délabrée
infestée de pigeons et de tiques
merde putride et puanteur
à mon apparition
un reptile répugnant s'élève
de cadavres et d'excréments
car je suis
le saint
esprit
- 3 je vais
à l'abattoir
là c'est bruyant
humide et chaud
je demande où sont
la cuve de pompage
et la fosse sceptique
c'est de là que s'écoule
le sang de ceux qui sont morts
qui meurent ici
avec des yeux tristes
là dans la vapeur
montent vers moi
les vers les plus purs

4 ich gehe
in die panzerhalle
im schatten der geschütze
treffe ich einige meiner sanftesten
geliebten in den pausen
zwischen gefechten
es wird nur wenig
geredet

5 ich steige
hinab in die gewölbe
des hauptsammlers und horche
über den bläulichen wassern
die akustik der kloaken ist tausendfach besser
als die gewöhnlicher katedralen
hier im gestank höre ich messen
von palestrina und madrigale
von seinesgleichen
und weine

6 am ende
gehe ich in mich
da treffe ich mich selbst
sprich: eigentlich nichts
vielleicht eine art
nachklang hall
nachhall
das ist
alles

4 je vais
dans le hangar des chars
à l'ombre des canons
je rencontre mes plus doux bien-aimés
pendant les arrêts
entre les combats
nous parlons
très peu

5 je descends
en-bas dans les voûtes
du canal souterrain et j'écoute
au-dessus des eaux bleutées
l'acoustique des cloaques est mille fois meilleure
que celle des cathédrales habituelles
ici dans la puanteur j'entends des messes
de palestrina et des madrigaux
d'autres musiciens
et je pleure

6 à la fin
je rentre en moi-même
je rencontre moi-même
c'est-à-dire : en fait rien
peut-être une sorte
de résonance
une réverbération
c'est
tout

Ces poèmes de Holger Brülls, de Janvier 2023, ont été traduits par Alain Rivière.



Jean-Jacques Palaszewski / *Le Fleuve Blanc*

Regarde le fleuve. Tout est là. Là, dans le lit d'un fleuve blanc et, ainsi, tu vois, tout commence toujours et rien ne peut finir. En amont, là-haut dans la montagne, une vie sourde sort de la roche. L'eau issue des pluies, accumulée dans les nappes souterraines, gicle d'une source improvisée. Par-là, je précise qu'elle existe déjà bien avant de surgir du flanc terne du rocher. Cette flotte folle et vive. Tu vois ? Tu sais ça ? Oui ! Toute l'étude sur l'évaporation. Les eaux qui, en brumes dansantes, forment les nuages. Tu connais ! Du néant, après son long voyage, elle débouche enfin des confins de son sol. Elle coule violente, active. L'eau des torrents. Elle dévale, éperdue, désirante, furieuse. Elle s'agite avec force dans un étroit chemin qu'elle se façonne dans la pierre. Elle se nourrit d'humus, de cadavres même. Elle ramasse. Elle amasse. Elle collecte à ses bords. Elle fonce. Elle défonce. Elle descend. Elle cherche et fouille en renversant sur son passage même l'arbre parfois. Une sorte d'impatience. Car elle est jeune.

Elle est brute immature, l'eau de la future et éloignée rivière, quand, un matin, elle comble les ruisseaux du printemps à la fonte des neiges. Elle a cette puissance juvénile qui fait se marrer les poissons quand ils la sentent bouillonnante, l'eau folle qui chatouille leurs flancs. Parfois sa tourbillonnante force ne

fait pas qu'amuser les grenouilles, habituées qu'elles sont à chanter au plus calme des heures, elle dérange. Elle commente l'inertie quand elle franchit des chutes. Il lui arrive même de changer quelques cours pour un temps, un spasme, l'espace d'une révolution mouillée. Bientôt, et les poissons joyeux et les grenouilles prudentes le savent bien, elle se calme, l'eau des montagnes. Elle trouve dans la plaine des résistances louches. La pente s'est adoucie et, malgré elle, il lui faut se soumettre au sol plat de modestes vallées. Quelques cascades encore dans le creux d'un village, une nouvelle course qu'elle propose aussi à un dernier dévers entre deux discrètes collines et la voilà qui baisse son rythme ravageur, son souffle enfin s'apaise et elle regarde, devant ses toutes dernières écumes, l'étendue qui l'afflige. Quel est donc ce mystère qui la fait s'enrayer ? Elle lorgne un peu boudeuse le champ élargissant son lit, soudain. Surprise, déçue certainement, attendrie, elle constate le frein que lui oppose la terre qu'elle pensait faite sienne. Modifie sa raison. Elle consent à la chose. Elle se change en rivière. Elle aborde l'âge adulte.

Des terres sèches succèdent aux terres alluvionnaires. Elle taille dans l'argile et enrichit le plat pays. La rivière semble creuser son doux chemin paisible. Mais ce n'est

qu'un leurre. Vois comme elle serpente ! Elle hésite, même en se croyant sûre d'elle. Elle contourne le difficile d'accès, elle bifurque et même parfois fait marche arrière se dérobant ainsi aux questions que lui pose sa légitime vie. Elle connaît son aval et accepte l'estuaire qui la verra un jour se dissoudre dans la mer en regrettant souvent l'amont de ses jeunes années. Elle va vers sa fin prochaine, toujours soumise au doute des terres qu'elle foule, mais sans vraiment en comprendre l'enjeu. Elle coulait si vivement, qu'elle se sent s'écrouler, ralentie et soudainement inutile, dans des bassins fertiles. Là, l'eau affiche son sourire. Or cependant, si l'étau de ses rives se resserre sur elle, l'eau dans sa veine devient vite maussade en forçant les issues. C'est pour cet équilibre instable entre paix et colère qu'elle adopte sa voie, et si même parfois elle sort de son lit inondant d'idées neuves des terrains en jachère, elle finit toujours par aller se coucher. Cette vie lui suffit, les mêmes paysages devant ses yeux rêveurs. Elle peut rejoindre un fleuve, retraite souhaitée.

Je l'ai appelé rivière mais c'est un fleuve. Regarde le fleuve ! Vois ! Vois ! Il impose son calme en une présence hors norme. Qui pourrait se douter des violences traversées depuis sa naissance en amont, les sautes d'humeur torrentielles, les assauts et les

reculades ? Qui pourrait y déceler aussi la caresse douce des berges et quelques traces de vent sur son incroyable périple ? Qui pourrait y découvrir encore le mince et altérable filet d'eau de l'accouchement de sa source ? Qui pourrait se remémorer le long chemin sinueux parcouru depuis lors ? Qui peut, là, en contemplant son compte, y apprécier l'ensemble de l'œuvre immense accomplie jusqu'au moindre détail de son achèvement ? Qui peut se faire suffisamment petit et humble pour "connaître" et "reconnaître" enfin la somme de connaissances amassées dans le lit de ce fleuve ? Il est majestueux et n'a plus besoin de rouler des épaules pour se faire "voir". Il n'a pas d'exigence. La plaine est son lieu, il y règne sans ennemi et nul ne peut plus le contraindre. Il vit l'orgueil de son chemin en pleine conscience. Il est la vieillesse sage de l'eau. Une eau de mémoire qui coule doucement. Vers l'estuaire. Jusqu'à sa mort. Sa dispersion. Le fleuve va lentement n'ayant plus aucun souci de l'horizon. Il le sait, il le sent dans ses flancs, cela viendra, cela arrivera. Qu'importe ! Tout au bout de la course, la mer comme un cosmos.

Mais ça, c'est une autre histoire, n'est-ce pas ! ?
Une histoire blanche.



Laurent Billia / *Vers la nouvelle embouchure*

Dans l'océan des nuits sifflantes
ces noyades sous les plumes de la tornade

bras et jambes agrippant le petit matin
espèrent dériver jusqu'au rivage

en journée les moribonds jonchent la plage
au milieu des coquillages brisés

vers les nuages les sternes s'élèvent en riant

.

Rêves morts vivants artistes
leur jaune orangé pour illuminer les forêts sombres
leurs mots incandescents pour faire germer les poèmes secs
leurs chants lointains pour trouer le présent silencieux

rêves morts vivants artistes
contre la fleur soufflent sur nos yeux
formes carnivores couleurs éphémères
pour derrière les paupières se souvenir du fruit

.

Partis les pères
demeurent les mères
celles qui croient l'être
celles qui ne le savent pas

villes, livres et forêts

ces mères qu'il faut brûler
ces mères qu'il faut relever
ces mères qu'il faut aider à enfanter
les pères de demain

.

Mains en éclaireur
pour le prochain pas

on leur a parlé d'un pont
qu'ils cherchent les yeux bandés

bras tendus face au précipice
la chute est leur atelier

chaque poème sera le premier
la couleur toujours nouvelle

corps lourds mains légères
dessinent dans l'air un projet commun

corps légers mains lourdes
accordent toutes les danses

le sol qui approche
ne les concerne plus

Du centre aux frontières
dans la zone carrée
c'est le jour sans paupière
tout fait écran

au couronnement du nombril
le réel a abdiqué
les nerfs sont les maîtres
des muscles et des os

immobiles dans leur corps
ils attendent les vibrations
qui ne vont nulle part
et n'apprennent rien

épuisés de soi
ils ne bougeront pas
là-bas n'existe plus

dans le réseau
vivre n'est qu'un mot

Avant notre naissance le passereau connaissait
ton visage

ails protégeant la Terre
bec vers les nuages
il t'a oublié
toi
en bas
chose parmi les choses
point noir au milieu des couleurs

au claquement du tir
son œil s'est souvenu

une fois l'oiseau disparu qui nous reconnaîtra ?

Il n'a plus besoin de la mer
il n'ira plus

ses vagues qui réinventent il les verra
dans les reflets sur les pétales de la jardinière
son souffle d'avenir comme une gifle il l'accueillera
dans l'air de la ville par la fenêtre de la cuisine
sa houle qui avale il la défiera
dans le jour de combat du métro au lit

son odeur de chair il la sentira
dans les étoffes portées à l'orée de la chambre
sa question ouverte il la déposera
dans des yeux d'énigme profonds comme l'océan

Une fois les lampadaires plantés dans les rues
la nuit n'eut plus d'autre sens
que les aventures à la lampe torche
sous les draps de l'enfance

hier pourtant
rien de plus lumineux que le ciel noir
la chambre avait la dimension de l'infini

nos doigts caressaient les étoiles

ce soir encore
il faudra traverser les murs électriques
s'installer sur la margelle d'une galaxie

de là-haut nos mains relèveront le voile aveuglant
pour déployer les vies recroquevillées
réapprendre à la ville qu'il y a quelque chose
derrière le jour permanent

Sécurisé le domaine à l'air pur rangé le clos au
cordeau fermées les portes en chêne plein fixés
les placards aux murs blancs propre la table sur le
parquet brillant en ordre les livres sur les tablettes
vides alignées les chaises avec le canapé neuf d'un
angle du plafond

d'un angle du plafond le filet d'eau tache le tapis
dérange ses franges mouille les pieds grossit
toujours courant qui zèbre le sol ciré descelle les
meubles engloutit les couvertures dilue les pages
éparille leurs mots dans le flot le jour statique
bascule l'homme aux clefs presque noyé emporté
par le fleuve bouillonnant au milieu des débris aspiré
dans les profondeurs

dans les profondeurs ses mouvements de bras
chassent le désespoir d'avoir tout perdu

d'avoir tout perdu attire à la surface
vers la nouvelle embouchure

vers la nouvelle embouchure
ouverte sur la mer

Écoutez, dit Wolf, jamais je n'ai abordé une inconnue – qu'elle ait envie ou non – parce que je trouve qu'elle avait aussi bien que moi le droit de choisir, d'une part, et parce que j'ai toujours eu horreur de faire la cour à une personne selon le processus éprouvé qui consiste à lui parler au clair de lune, du mystère de son regard et de la profondeur de son sourire. Moi, que voulez vous, je pensais à ses seins, à sa peau – ou je me demandais si, déshabillée, c'était une vraie blonde.

Boris Vian, *L'herbe rouge*, Jean-Jacques Pauvert

Qu'as-tu perdu que tu ne puisses
retrouver jamais ? Perdu et
c'est peu dire, interroger des yeux
l'herbe au vent. – L'inconnue de dos
qui, déjà, s'éloigne

Qu'as-tu perdu que tu ne puisses
accepter jamais ce qui prend fin L'été
une longée de pas promis à l'errance
à la perte Un mot appelé à être
le dernier

Qu'as-tu perdu que tu ne puisses
nommer, tellement profus en ses tourbillons
le vent a dispersé sous tes pas
les cendres la poussière primale à
face de centaure

Et de quelle blessure le sang qui sèche
a mêlé à la bave les syllabes tenues secrètes
d'un nom désormais impossible
à prononcer

Pascal Commère, *Tashuur. Un anneau de poussière*, Obsidiane

Federico García Lorca est un poète et dramaturge espagnol, également prosateur, peintre, pianiste et compositeur, né le 5 juin 1898 à Fuente Vaqueros près de Grenade et exécuté sommairement le 19 août 1936 entre Viznar et Alfacar par des milices franquistes. Il est l'un des poètes européens les plus importants du début du xx^e siècle.

Fabrice Farre est poète. Comme auteur il a récemment publié *Avant d'apparaître* (Unicité, 2020), *Implore, Des équilibres* (Bruno Guattari Éditeur, 2020 et 2022) et *Sauf* (Éditions du Cygne, 2021). Il signe ici la traduction des trois poèmes de Federico García Lorca.

Alexandre Poncin. Plusieurs de ses poèmes sont parus, notamment dans les revues "Cairns", "Traction-Brabant", "Lichen", "L'ours dansant", "Hélas !", "L'Oupoli", "Nouveaux Délits", "La page blanche"... Il a publié *Le Malaise et l'Échappée* (5 Sens Éditions, 2022) et *Circonstances des saisons* (même éditeur, 2023). Il est rédacteur et membre du comité de lecture des éditions *La page blanche*.

Holger Brülls est né en 1962 à Mönchengladbach (Rhénanie) il a fait des études d'histoire de l'art, de germanistique et de psychologie à Bonn de 1981 à 1990. Historien de l'art, conservateur du patrimoine, commissaire d'exposition et auteur, il vit et travaille depuis 1991 à Halle (Saale). Dans le domaine littéraire il écrit de la poésie.

Alain Rivière est écrivain, traducteur, photographe et peintre. Il a ici traduit le poème "je vais" de Holger Brülls.

Pascal Nordmann est né en 1957. Écrivain, metteur en scène, comédien, il a vécu entre Genève, Paris et Detmold, dans le nord de l'Allemagne. En 1986, il fonde sa propre compagnie, le « Chairis Theater », pour lequel il écrit des textes pendant de nombreuses années. Il vit en ce moment à Genève où il se consacre principalement au théâtre et aux arts plastiques. Il a notamment publié *Sarah l'amour et autres histoires d'été*, *Incident de frontière*, *Dans les entrepôts du sommeil*, *Manuscrits en quête d'éditeur* (collectif) aux Éditions Metropolis, ainsi que d'autres ouvrages (romans, nouvelles et pièces de théâtre) aux Éditions Les Mandarines, Éditions de l'Amandier et Éditions d'Autre part.

Isabelle Garnier Luraschi vit et travaille dans les Vosges. Son livre d'artiste, *Nouvel Atlas Monde*, réalisé il y a quelques années, a été le point de départ d'un processus au long cours où peintures, gravures, photographies et céramiques se répondent et se complètent. Un ensemble d'estampes inspirées de collectes minérales et végétales a été présenté au Musée de Remiremont et dont le second volet est prévu en mai 2024.

Laurent Billia, né en 1967, vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues ("Le Sabord", "Dièrèse", "Friches", "Phréatique", "Verso", "Jointure", "margelles") et a publié trois recueils : *Là* (Éditions L'Harmattan, 1999) *Nos mains sans yeux* (Éditions La Bartavelle, 2001) et *Déplacement des astres* (Bruno Guattari Éditeur, 2023).

Gilles Bertin Montcharmout est né dans une ferme du Morvan. Il construit son premier ordinateur dans une caisse en bois du côté des années 80 et fonde une société de jeux vidéo. Il écrit dans une langue promeneuse et dense des nouvelles publiées en revues et anthologies ("Télérama", "L'Atelier du Gué", "Les Deux Crânes"). Il anime "Pourtant", revue de création littéraire et photographique. Il a publié *Ratabougo*, nouvelle, Éd. L'Ourse brune, 2019 et *Vous allez les déranger*, nouvelles, Zonaires éditions, 2023

Stéphane Cortez est responsable opérationnel à la SNCF et syndicaliste CGT. Il réside à Paris. Depuis plusieurs années il pratique une photographie discrète, voire intimiste. Ses thèmes de prédilection vont de la figure au paysage avec un ancrage plutôt urbain.

Lénaïg Cariou cherche, écrit, traduit. Après des années à Paris et aux États-Unis, elle vit aujourd'hui à Berlin. En parallèle d'une thèse de poésie contemporaine à l'Université Paris 8, elle a codirigé la revue "Point de chute" de 2020 à 2022, et cofondé le collectif de traduction transatlantique *Connexion Limitée / Limited Connection*. Ses textes paraissent en revues en Europe et en Amérique du Nord ("Po&sie", "Sève", "Sabir", "Muscle", "Jef Klak", "Loop", "Statdsprachen Magazin", "Parmenar Press Online"...), et son premier recueil, *À main levée*, paraîtra en 2024 aux Éditions LansKine.

Roland Chopard est né en 1944. Il est le fondateur des éditions *Æncrages & Co* (1978), maison qu'il continue à conduire activement. Il a publié de courts textes poétiques dans quelques revues. Son premier recueil, *Sous la cendre* (Éditions Lettres vives, 2016) est suivi d'un second, *Parmi les méandres* (L'Atelier du Grand Tétras, 2020). Il a également publié *Progressions* (Bruno Guattari Éditeur, 2021)

Jean-Jacques Palaszewski. Né en 1959. D'abord auteur-compositeur-interprète il intègre une troupe théâtrale intervenant dans le secteur social, puis s'investit dans l'enseignement dramatique auprès du jeune public et de personnes en situation de handicap. Après un assez long séjour dans l'Océan Indien il revient en France en 2005 pour s'installer dans le sud-ouest et se consacrer à l'écriture.

Anne de Fouquet, née à Poitiers, partage son temps entre la Bretagne et Paris. Son intérêt pour la peinture, la calligraphie et la poésie orientale l'amène à la pratique de la photographie puis à l'écriture poétique. Ses voyages dans des espaces désertiques et semi-désertiques (Oman, Sahara, Groenland, Afrique de l'Est, Crète, Islande...) constituent une source récurrente d'inspiration. Ses poèmes ont été publiés dans la revue *L'intranquille*.

Louis Germain est un pseudonyme. Les fragments publiés ici sont extraits d'un manuscrit en cours qu'il remanie sans cesse.

Léonore Boulanger chante depuis plus de quinze ans à travers l'Europe. Elle a enregistré des disques vinyles, co-écrits avec le poète et musicien Jean-Daniel Botta, utilisant des instruments-jouets. L'objet des premières lignes cherche peut-être à pouvoir se passer de "la mise en musique" – à chanter à plat le passage du papier –, les menues collectes au carnet lui permettant d'observer le circuit court sur la note longue du regard, de cette ligne intérieure en-paysagée.

Luc Marsal partage sa vie entre Paris et la Bourgogne, une vie consacrée à l'écoute des autres comme psychologue. Il a publié dans plusieurs revues ("Lichen", "La page blanche", "Traction-Trabant", "Pierres d'encre", "Hélas !"...) ou des recueils collectifs.



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

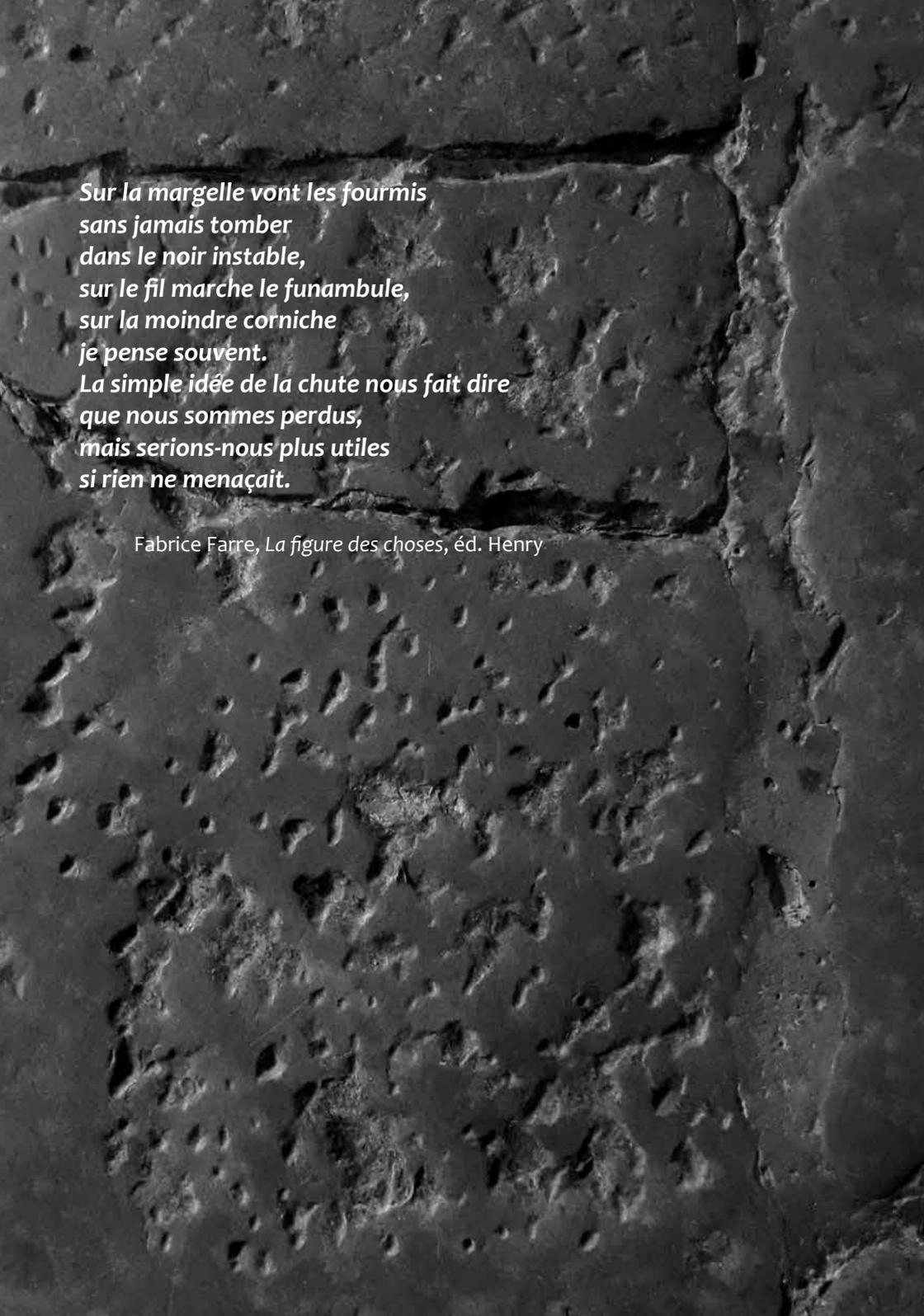
L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil]

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
> www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
> brunoguattariediteur@gmail.com



*Sur la margelle vont les fourmis
sans jamais tomber
dans le noir instable,
sur le fil marche le funambule,
sur la moindre corniche
je pense souvent.
La simple idée de la chute nous fait dire
que nous sommes perdus,
mais serions-nous plus utiles
si rien ne menaçait.*

Fabrice Farre, *La figure des choses*, éd. Henry